

Bianchi et Pommerat, des créateurs d'atmosphères

SERGE MARTIN

jeudi 07 juillet 2011, 10:43



La mise en scène de Joël Pommerat impose son univers La partition d'Oscar Bianchi est percutante © Elizabeth Carecchio

AIX-EN-PROVENCE

De notre envoyé spécial

Le Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence mené par le Belge Bernard Foccroulle se veut un rendez-vous majeur de la vie musicale classique de l'année. Le moyen de cette ambition ? Des créations mondiales. Et c'est bien ainsi que débute l'édition 2011 : avec *Thanks to my eyes*, un opéra du compositeur italo-suisse Oscar Bianchi sur une trame de l'auteur et metteur en scène français Joël Pommerat.

Ce dernier est bien connu en Belgique où ses pièces sont jouées et où il vient régulièrement mettre en scène Hector Bianchi, lui, s'est rapidement (il a 36 ans) imposé comme un extraordinaire créateur d'atmosphères et un véritable maître de l'alchimie instrumentale. Grâce à une bourse Ictus, il a créé en 2007 sa cantate *Matra* avec les Neue Vocalsolisten Stuttgart et le CD paraîtra à l'automne.

En anglais

Bianchi est entré merveilleusement dans l'univers multidimensionnel de Joël Pommerat. Parmi les pièces de ce dernier, Bianchi a choisi *Grâce à mes yeux* qu'il a demandé de traduire en anglais pour composer dans une langue dont il se sentait plus proche et faire de l'opéra un objet différent de la pièce de théâtre. Le résultat est très pertinent même s'il faut admettre que le texte anglais n'a pas toute la magie du verbe de Pommerat en français.

Le livret est simple : Aymar (l'émouvant contre-ténor Hagen Matzei) vit avec ses parents dans la montagne au bord d'un gouffre. Son père, un artiste comique retraité, s'épuise à lui transmettre son art tandis que sa vieille mère atteinte de la maladie d'Alzheimer réajuste inlassablement les anciens costumes. Des femmes ont remarqué Aymar à l'occasion de son unique prestation et, malgré son échec, viennent régulièrement lui rendre visite, l'une de jour, l'autre de nuit. Il fascine la première (Fflur Wyn dont on salue l'aigu éclatant), la seconde (une Keren Motseri toute en mystère et demi-teintes) lui ouvre dans la nuit un monde inconnu avant de disparaître et de lui révéler dans une lettre d'adieu l'imposture de son père qui s'est inventé sa fausse carrière. Resté seul Aymar salue la dépouille de sa mère décédée et l'habit de lumière du faux clown disparaît.

On comprend vite tout ce qu'un tel sujet réserve de non-dits, d'arrière-plans, de croisements de mondes parallèles. Le spectateur doit trouver son chemin dans cette stratégie de l'étrange.

Une musique incisive

La musique de Bianchi lui offre la plus belle des clés de lecture : incisive et percutante en support de l'action, initiatrice et révélatrice d'inconnu dans les sublimes, mais brefs interludes qui séparent les nombreuses scènes de l'opéra. Un orchestre dominé par les cordes et des vents graves (superbe Ensemble Modern dirigé par Frank Ollu) combine, superpose et alterne les climats dans une poésie de l'instant magnifiée par une incroyable imagination instrumentale.

Le spectacle a été salué par de véritables salves d'applaudissement du public. Et Oscar Bianchi est un compositeur à suivre.